Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 21 (1949)

Heft: 3

Artikel: De la pluie et du beau temps

Autor: Jacquet, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-123369

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Murailles et verdure tessinoises. La nature et la construction des hommes ne font qu'un.

De la pluie et du beau temps

Par Pierre Jacquet.

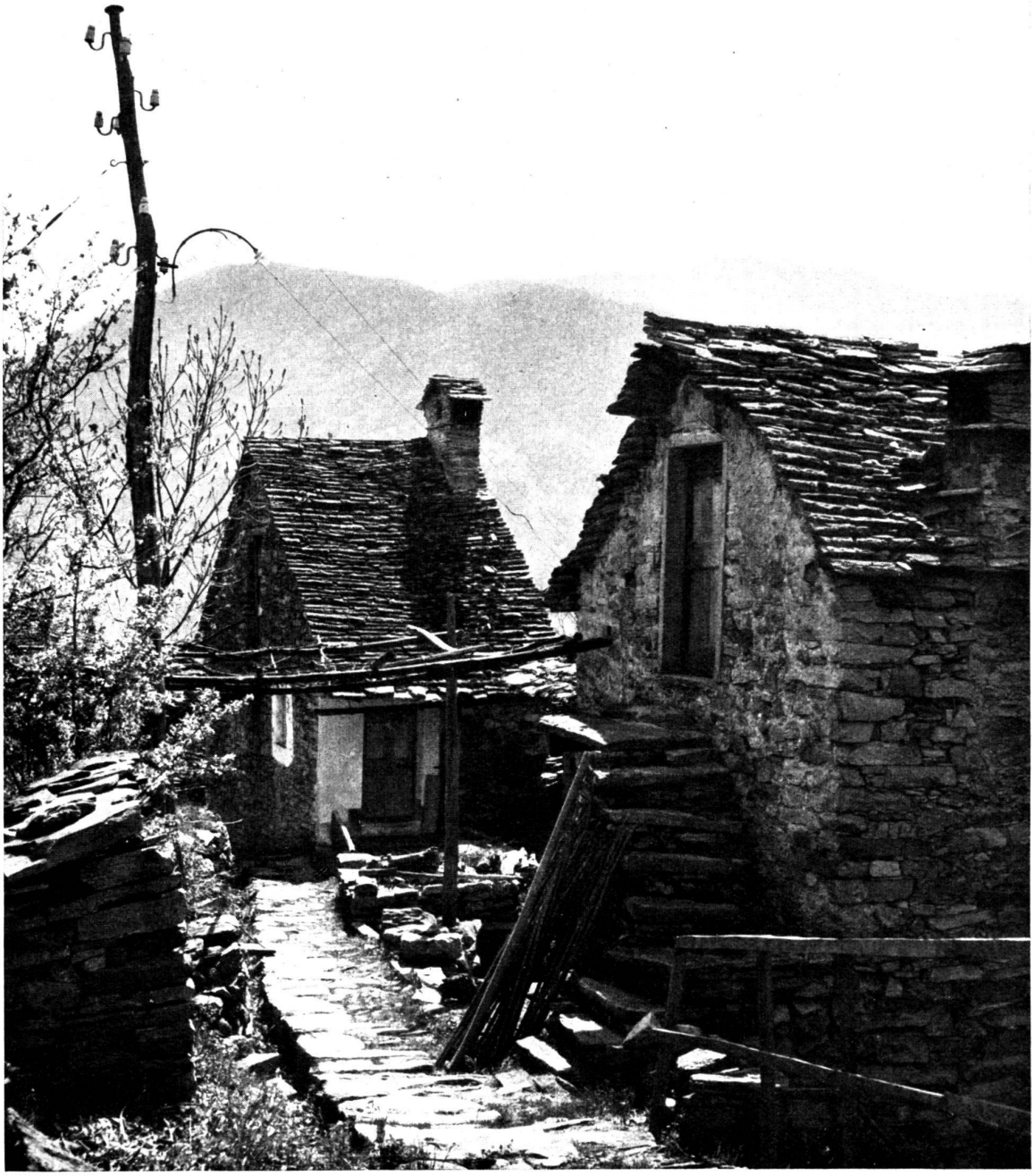
Au mois de septembre de cette année, dix ans se seront écoulés depuis le début de la seconde de ces catastrophes qui paraissent devoir secouer stupidement notre planète cinq ou six fois par siècle. En ce qui nous concerne, l'année 1939 marque la fin d'une période de l'architecture extrêmement féconde en œuvres et en écrits, dont le caractère se dessine lentement, dont les théories se débarrassent peu à peu de tout ce qu'elles avaient de fièvre et de violence, dont les expériences commencent à nous montrer leurs fruits. J'ai passé ces derniers jours à lire ou à relire quelques ouvrages de cette époque, à considérer quelques photos des réalisations qui ont suscité tant d'histoires, tant de polémiques et tant de littérature.

Une œuvre architecturale, en effet, conserve pendant plusieurs années une présence réelle à laquelle ne peuvent prétendre une musique, un roman, une peinture, qui, eux, peuvent fort bien rentrer dans le néant dès que leur contenu, leur substance, sont épuisés, ce qui, au rythme effrayant de la production contemporaine, arrive, dans la plupart des cas, bien vite. On sait que certains philosophes actuels, particulièrement enclins au désespoir, dénient à l'œuvre d'art cette nécessité de la durée qui était, jusqu'à nous, le seul critère de la qualité. Mais l'architecte ne saurait souscrire à une telle conception : bonne ou mauvaise, lourde de poésie ou nulle, puissante ou sans consistance, son œuvre bâtie gardera pendant de longues années une valeur de vivant témoignage. Il ne s'agit donc pas, pour lui, de s'adonner à ces plaisanteries qui font une grande partie du charme de la production contemporaine, à condition de les goûter dans les trois semaines qui suivent leur publication, car elles sont vite remplacées par d'autres farces et attrapes qui ont droit, elles aussi, à leur minute de ferveur. L'architecte, lui, doit mûrir une œuvre qui sera faite de pierre, de métal, de ciment, tous matériaux avec lesquels on ne saurait se permettre les acrobaties qu'on peut faire subir sans dommage à d'autres formes d'expression moins durables et moins volumineuses. Enfin, cette création n'aura pas la gratuité d'une toile distraitement accrochée à un mur, ou d'un tirage de luxe oublié sur un obscur rayon de bibliothèque : s'il s'agit d'une habitation, elle abritera désormais les heurs et malheurs d'une famille : elle verra naître, mourir, aimer, rire, souffrir, chanter, pleurer, toutes choses qui forment le tissu de la condition humaine ; s'il s'agit d'un bâtiment public, elle portera en elle mille ambitions et mille espoirs. On nous a dit qu'elle devrait fonctionner comme une machine ; on aurait dû nous dire : « Elle devra battre comme un cœur. »

C'est pourquoi, en lisant ces ouvrages et en regardant ces photos, j'ai été frappé de la négligence qu'on a apportée, en cette époque révolutionnaire, à la solution de certains problèmes essentiels. Il est vrai qu'il fallait parer au plus pressé, et que nous ne ressentons plus aujourd'hui cette hâte, cette fièvre de fonder de nouveaux principes, ou plutôt, comme on nous disait, de retrouver les vrais principes qui ont formé l'histoire de l'architecture classique. Je me demande même si l'on n'a pas voulu créer une architecture classique avant de créer une architecture primitive. N'aurions-nous pas trop entendu parler du Parthénon, et pas toujours par des gens qui avaient quelque chose à en dire ? Un art classique ne se forme pas dans la contemplation d'un autre art classique : il se forme sur ses ruines, comme une culture se forme sur les ruines de la précédente.

Je me demande, au fond, si l'attitude d'un honnête homme du XVIIe ou du XVIIIe siècle, qui vomissait l'art gothique, n'était pas plus féconde que celle de

Mazot valaisan, à Zinal. Avant d'être architecture, la maison est végétation naturelle si elle veut durer et servir.



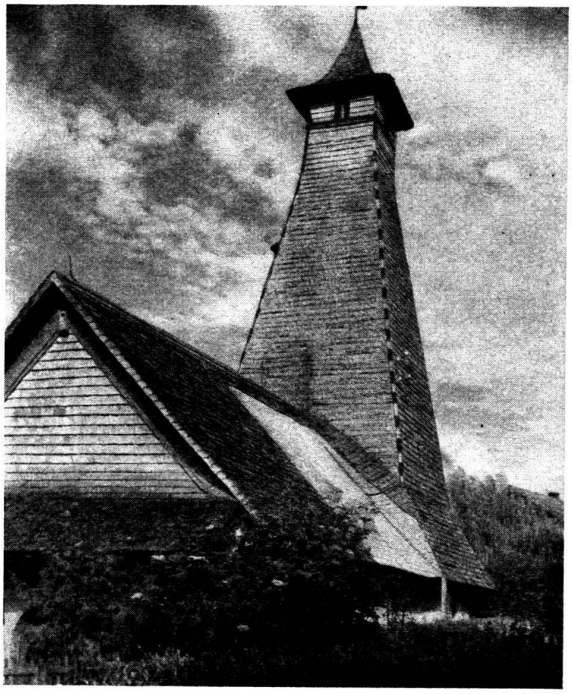
Chemin pavé au Tessin.

certain poète trop intelligent, pour qui l'architecture n'était qu'un prétexte à d'obscures et stériles vaticinations d'un déchiffrement trop ardu. On constate, dans l'étude de l'architecture monumentale, à quelle infinité d'expériences il a fallu procéder, pour s'assimiler un nouveau matériau ou une nouvelle technique. Des notions extrêmement brutales, comme celle de climat, par exemple, ont donné lieu de tout temps, sauf au nôtre, à des recherches, à des essais, à des solutions magnifiques d'ingéniosité, qui étaient un gage de durée et de solidité. Et même, sans voir si haut, à contempler simplement les pauvres pierres et les poutres des habitations qui illustrent mes propos désabusés, ne devrait-on pas remercier bien plus les villageois qui les ont entassées les unes au-dessus des autres, que certain coupeur de cheveux en quatre, qui s'amusait à donner une forme fort peu limpide à des considérations très générales ?

Cette notion de climat, et les devoirs qu'elle impose à la construction, a été bien tristement délaissée par les thuriféraires de la pureté et de la géométrie. Je n'ai pas retrouvé, dans les ouvrages écrits de 1920 à 1940, une seule étude qui nous en fasse sentir toute l'importance. Et si elle n'avait été oubliée que dans les livres, cela ne serait rien encore : mais de l'avoir négligée à un tel point dans les chefs-d'œuvre de l'architecture moderne, cela coûte et coûtera bien cher : et j'entends ce mot, non seulement dans un sens moral, mais dans son sens le plus matériel. Les « purs volumes » qui ont envahi nos coteaux, pour avoir voulu se rapprocher plus du temple d'Athéna Nikè (par leur *esprit*, bien entendu, et comme il se doit...) que de la ferme genevoise, sont devenus de bien pauvres objets, quelque chose, au fond, d'assez triste. Quand le sel de cette bonne plaisanterie eut perdu toute sa saveur, on fut tout heureux et tout aise de remettre, gros Jean comme devant, une toiture bien couvrante sur nos habitations. Et notre architecture n'est pas meilleure, d'avoir voulu se passer de l'indispensable.

Il est certaines obligations, impérieuses jusqu'à nous, dont nous pouvons, dont nous devons faire litière. Des réflexions sur nos matériaux, par exemple, et sur les formes qu'ils engendrent, nous mèneraient dans une direction toute différente. J'y reviendrai, ne serait-ce que pour ne pas entendre chanter victoire, après ces premiers propos, à ceux qui « avaient toujours bien dit... », et qui pourraient se réjouir trop vite de me voir marquer une défaite de l'architecture actuelle.

J'aurais voulu, dans ces humbles notes, montrer combien, au fond, la tradition est une chose complexe, et combien il en faut parler avec prudence. De tout ce que nous avons entendu à son propos, il a été bien rare de la voir ramenée à sa source véritable, qui est un ensemble de notions très simples, trop simples peut-être pour que nos grands esprits y aient songé, alors qu'y songeait un charpentier montagnard. Ayant rapidement parcouru la littérature architecturale de l'entre-deux-guerres (si rapidement qu'une étude essentielle m'a peut-être échappé, ce dont je m'excuse), je pouvais donc bien me demander si, à cette époque, on n'avait pas discuté un peu trop de la mort et de l'avènement de deux arts, et si l'on n'avait pas omis de nous parler des notions fondamentales qui ont toujours appuyé la naissance d'un style. A mon sens, c'est dans cette omission que se situe, très exactement, ce lamentable formalisme, qui a provoqué tant de dégâts à une époque qui, d'autre part, nous a donné la promesse de tant de richesses.



Clocher à Schwarzenburg. Ce clocher, dont le style est emprunté à l'étranger — il rappelle la Bohème — obéit malgré tout au climat qui lui donne asile, et n'y fait pas tache.
(Clichés « La Suisse O.C.S.T. »